

Le méta-modèle du traumatisme mortifère

L'approche transgénérationnelle conduit à replacer l'histoire personnelle du sujet dans la globalité de son histoire familiale. Elle fonde sa spécificité thérapeutique sur l'appropriation par le sujet de son histoire familiale, la mise en valeur des ressources générées par sa famille, le respect des mécanismes de défense édifiés par le système familial, le repérage des phénomènes répétitifs du fonctionnement familial, le recadrage du symptôme du sujet dans l'ensemble du dysfonctionnement familial, la prise en compte de l'évolution socio-historique de l'environnement de la famille.

La confrontation aux problématiques familiales rencontrées dans le travail social en milieu ouvert, l'évaluation institutionnelle des situations cliniques avec la technique du génogramme et la pratique de la psychothérapie m'ont amené à construire un outil que j'ai appelé le *méta-modèle du traumatisme mortifère*.

La filiation de ce méta-modèle remonte à Freud et à Ferenczi, pour les précurseurs. Il trouve ses éléments fondateurs dans le livre d'Abraham et Török, *L'écorce et le noyau*. Puis il passe par des auteurs contemporains, Lemaire, Boszormenyi-Nagy, Eiguer, Ancelin-Schutzenberger, Nachin, qui ont contribué à l'édification des fondements théoriques de l'approche transgénérationnelle. On trouvera notamment dans le chapitre du livre de Claude Nachin traitant de « La théorie psychanalytique du travail du fantôme dans l'inconscient »¹ une démonstration théorique qui couvre une part importante du champ conceptuel dans lequel se situe le présent article.

Le terme de méta-modèle désigne une conceptualisation dont la mise en œuvre articule et englobe plusieurs modèles de processus psychiques qui ont déjà été identifiés et utilisés distinctement par les auteurs qui les ont découverts. Je ne reviendrai que brièvement sur la définition des notions utilisées, des références renvoyant aux auteurs qui les ont traitées de façon approfondie. Le but de cet article n'est pas d'ajouter à l'élaboration théorique. Son originalité, s'il en est une, résiderait plutôt en la création d'un outil novateur.

Un outil de travail et une métaphore

Le méta-modèle du traumatisme mortifère est un outil d'analyse conçu pour élargir la compréhension transgénérationnelle des phénomènes de répétition de traumatismes agissants dans un système familial dysfonctionnel. Il articule les concepts de deuil inaccompli, de secret de famille, de crypte et de fantôme, de mythe et de missions familiales, en faisant l'hypothèse d'un dédoublement de l'effet mortifère issu du traumatisme initial en deux trajectoires distinctes, l'une latente, l'autre manifeste, dont la rencontre réactive et réactualise le traumatisme. Le travail de représentation de ces deux trajectoires suscite chez le thérapeute et le sujet un processus de conscientisation. L'histoire du sujet y est replacée dans une vision globale de la

¹ Nachin C., 1993, *Les fantômes de l'âme*, Paris, l'Harmattan, p.99

dynamique transgénérationnelle qui favorise l'appréhension des phénomènes de répétition cyclique.

Ce mode d'analyse du traumatisme mortifère est un outil à usage double : outil de compréhension, il permet d'élargir la vision de la problématique considérée ; outil thérapeutique, il oriente le sujet vers une production de sens inédit porteuse d'associations fertiles - d'insight – sur des éléments de son histoire. L'objectif est de susciter une réponse thérapeutique à la question angoissante qui suit la prise de conscience d'un phénomène de répétition traumatique : comment sortir de là ?

Que le lecteur ne soit pas surpris du caractère parfois métaphorique du style. Les phénomènes que je décris sont éprouvants ; éprouvants et cruels au point que je me suis demandé si les mots sont assez forts pour exprimer tant de brutalité événementielle. Il m'a semblé important de symboliser cette violence, afin d'une de débloquent l'hermétisme suscité constitutif à la dimension mortifère, mais aussi pour rendre moins terrifiante la confrontation à cette part de l'univers affectif où rôde Thanatos. J'ai donc opté pour le style métaphorique, qui me paraît le mieux à même de symboliser la dimension paroxystique des situations évoquées, puisque « à l'origine, tout symbole est métaphore »².

Comment l'onde de choc se transmet ou la métaphore du double trajet

J'entends par « traumatisme mortifère » un événement ou enchaînement d'événements (constellation traumatique) dont l'intensité destructrice dépasse ce que le groupe familial est en mesure de supporter sur le plan psychique. Le choc contraint les membres de la famille à se réfugier dans un fonctionnement pathologique qui préserve le groupe de l'éclatement. Ferenczi appelle ce phénomène progression traumatique. Cela diffère en effet de la régression. La progression traumatique établit un compromis entre les pressions exercées par l'urgence issue du traumatisme et les nécessités de survie du système familial³.

Le traumatisme mortifère provient d'une longue chaîne d'antécédents familiaux tragiques dont l'origine phylogénétique remonte dans la nuit des temps jusqu'au meurtre du père de la horde primitive⁴. Le traumatisme originaire ainsi nommé par Freud constitue pourtant aussi la condition première de la socialisation. Production de la phylogénèse, le traumatisme mortifère est le symptôme ontogénétique du dysfonctionnement transgénérationnel dont il constitue une résurgence cyclique. Crimes, suicides, décès prématurés, tares familiales, fautes réelles ou imaginaires sont au catalogue habituel des symptômes du traumatisme mortifère.

Le traumatisme mortifère fait jaillir (ou plus exactement rejaillir : il s'agit d'une résurgence) une source de souffrance psychique violente au point que les membres contemporains de la famille vont se trouver dans l'incapacité de métaboliser l'angoisse déclenchée par la perte consécutive à l'événement, qu'il s'agisse d'une mort tragique ou de la perte symbolique engendrée par un acte criminel (par exemple l'atteinte de l'image narcissique affectant la victime de l'inceste). Le travail de deuil indispensable à l'introduction de la perte ne se réalise pas. La perte, rejetée dans sa

² Abraham N., Török M., 1987, [1978], *L'écorce et le noyau*, Paris Flammarion, p.394

³ Ferenczi S., 1982, [1933], « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », in *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, p.133

⁴ Freud S., [1912], *Totem et tabou*, Paris, Payot

réalité insupportable, est alors incorporée comme un « corps étranger »⁵ dans l'appareil psychique des protagonistes familiaux les plus exposés à l'événement traumatique. « En compensation du plaisir perdu et de l'introjection manquée, on réalisera l'installation de l'objet prohibé à l'intérieur de soi ? C'est l'incorporation proprement dite »⁶.

Le jaillissement de souffrance psychique issu du traumatisme mortifère n'est pas drainé puisque le travail de deuil n'a pas lieu. Cette accumulation de souffrance qui déferle sur les contemporains de l'événement tragique et sur la descendance produit ce que j'appelle l'effet traumatique. L'effet traumatique est une production de la surculpabilité – à distinguer de la culpabilité ordinaire inhérente aux processus du développement normal de l'enfant (vœux de mort, règlement de compte avec les imagos parentales, phénomènes œdipiens - et de la honte familiale provoquée par l'incapacité des personnes les plus exposées à introjecter les éléments traumatisants.

Lorsque les affects négatifs dépassent le seuil du tolérable, le système familial « secrète » un secret de famille, dont la fonction est de neutraliser l'effet traumatique en mobilisant le refoulement collectif. Dans le secret de famille, le système familial se protège des risques d'éclatement et de destruction interne en couvrant de silence le traumatisme mortifère et ses circonstances. Le secret de famille fait en quelque sorte écran au traumatisme. Comme le note François Vigouroux : « Un secret peut en cacher un autre ! Sous le secret banal et anodin, un autre secret souvent se dissimule, plus important, plus grave, quelquefois plus dangereux »⁷.

Bien qu'il ne l'évacue pas, le secret de famille atténue l'effet traumatique. Il prodigue à la famille le répit nécessaire pour reconstituer sa cohésion menacée.

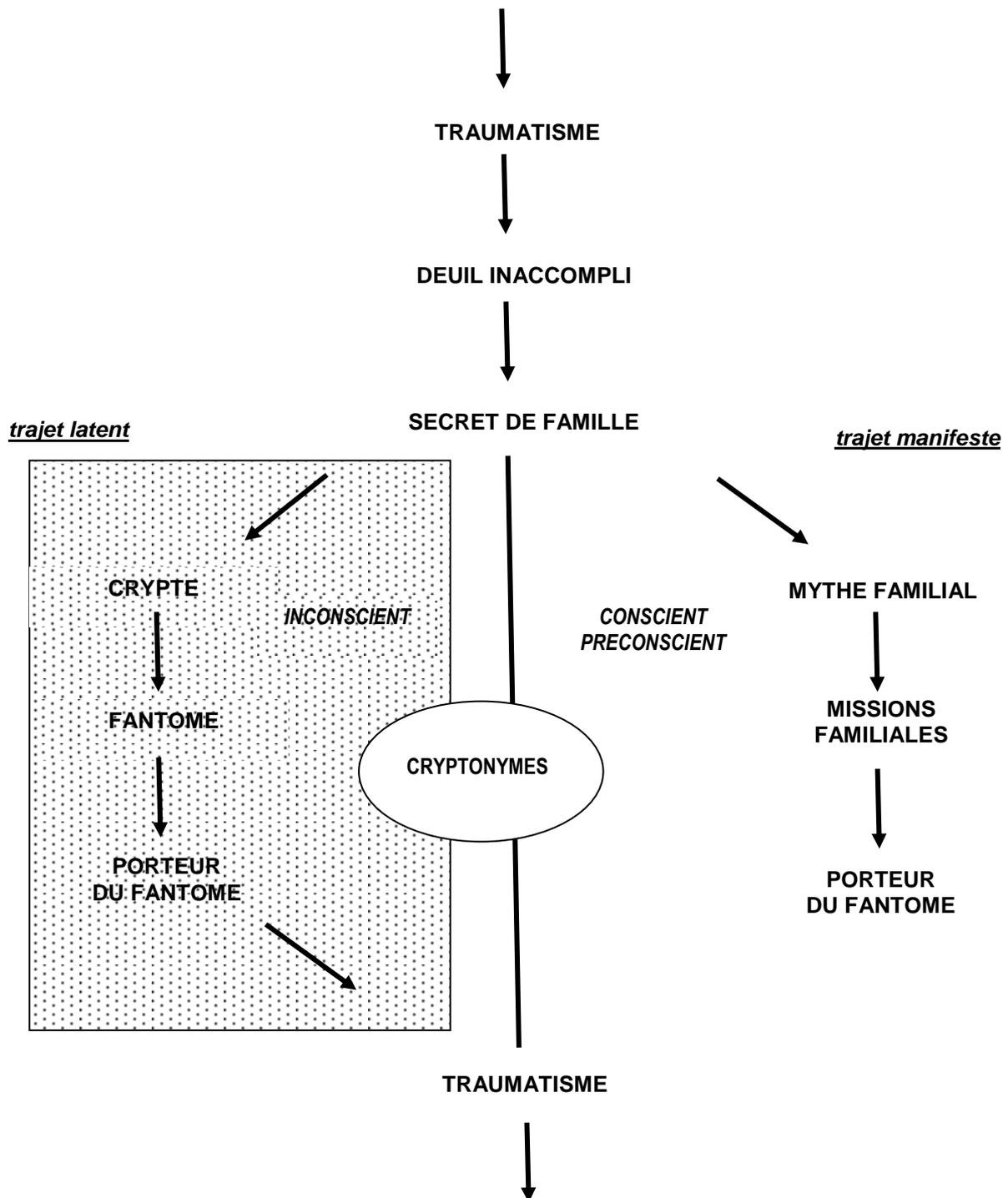
Mais le traumatisme devient indicible.

⁵ Abraham N., Török M., op. cit.

⁶ Abraham N., Török M., op. cit. p.237

⁷ Vigouroux F., 1983, *Le secret de famille*, Paris, PUF, p.15

figure 1 : Le méta-modèle du traumatisme mortifère



Un double trajet

Qu'advient-il du déferlement de souffrance vive qui a échappé à l'action, pourtant primordiale, du travail de deuil ?

Le secret de famille est comparable à un embranchement, une patte d'oie à partir de laquelle l'effet traumatique va se transmettre aux descendants selon deux trajets contigus, le latent et le manifeste, dans les registres qui leur correspondent : l'inconscient et le conscient-préconscient (cf. figure 1).

Sur le trajet latent, l'effet traumatique va constituer une crypte d'où surgira le fantôme familial qui ira envahir le moi du porteur du fantôme.

Sur le trajet manifeste, l'effet traumatique produit un mythe familial, seule formation en partie consciente du cycle. Le mythe familial déterminera les missions attribuées aux membres de la famille. Ceux-ci assumeront ou non leur mission familiale en optant pour divers rôles. La localisation topique des missions et rôles dans l'appareil psychique est souvent le préconscient.

Ces deux trajets convoyeurs de l'effet traumatique, le latent et le manifeste, aboutissent à un point de convergence critique sur lequel le cycle mortifère concentre les menaces de répétition. L'expérience clinique fait apparaître que la personne désignée par l'inconscient familial pour porter le fantôme est aussi parfois la personne impartie de la mission sacrificielle ordonnée par le mythe familial. C'est alors à ce *porteur du fantôme/porteur de mission sacrificielle* qu'il incombe de constituer le nouveau traumatisme qui vient boucler le cycle mortifère.

Le trajet souterrain

La crypte⁸ est un isolat psychique qui se constitue dans l'inconscient d'un membre de la famille particulièrement fragilisé par les répercussions d'un traumatisme mortifère dont il n'est pas en mesure d'accomplir le deuil. La fonction de la crypte est d'isoler la souffrance psychique convoyée par l'effet traumatique afin d'en protéger le *cryptophore*⁹, autrement dit le porteur.

Le cryptophore a eu connaissance des éléments traumatiques, mais il n'a pas de perception consciente de l'édification de la crypte dans laquelle il les a stockés à son insu. Les autres victimes du traumatisme déposent en quelque sorte leurs représentations pathogènes dans la crypte qui s'est édifiée dans l'inconscient du cryptophore, qui est un de leurs proches. Ces représentations engendrent une formation inconsciente dévastatrice, le fantôme familial, formation qui, selon Nicolas Abraham, « a pour particularité de n'avoir jamais été consciente [...] et de résulter du passage de l'inconscient d'un parent à l'inconscient d'un enfant »¹⁰.

Le fantôme sort de la crypte sous la poussée de l'effet traumatique. Il constitue selon A. Eiguer¹¹ un *objet transgénérationnel* (qui se transmet aux générations suivantes). La préoccupation majeure de l'inconscient familial, au moment où le fantôme transhume vers la descendance, se réduit à empêcher qu'il ne détruise l'ensemble de la famille. Afin de préserver le clan, un (ou plusieurs) de ses membres est désigné pour porter le fantôme familiale, pour en être le portefaix. Le porteur du fantôme

⁸ Abraham N., Török M., op. cit.

⁹ Abraham N., Török M., op. cit.

¹⁰ Abraham N., Török M., op. cit., p.429

¹¹ Eiguer A., 1987, « L'objet transgénérationnel en thérapie familiale », in *Filiations*, Toulouse, Privat, p.135

assume à ce stade du processus la fonction vitale d'exutoire familial de la honte et de la surculpabilité engendrées par le traumatisme mortifère. Son Moi est comme attaqué et envahi par un fantôme, corps étranger sans consistance qui s'incorpore à sa personnalité sans qu'il puisse l'introjecter ni l'assimiler.

Le fantôme s'installe dans la partie inconsciente du Moi du porteur. Parfois affleurent au préconscient-conscient des mots, expressions ou noms propres qui livrent des messages codés, signifiants travestis des événements qui ont produit le fantôme et que l'on appelle les cryptonymes. Ces cryptonymes sont transmis par les ascendants. Leur message codé induit qu'« il y a quelque chose que tu ne dois pas savoir ». « Les cryptonymes ont à la fois la fonction de gnomes surveillant la crypte et fonction de messages estropiés de son contenu, mais en véhiculant en même temps l'exigence de la nescience concernant leur origine dramatique »¹².

Le trajet qui affleure

Le mythe familial est une croyance en laquelle chacun adhère dans la famille sans que son contenu soit jamais remis en cause. Mécanisme de défense élaboré par le système familial, dans la lignée du secret de famille, « le mythe familial marque ainsi la frontière entre la famille et le reste du monde »¹³. Il protège aussi les membres de la famille dévolus au développement du groupe des répercussions délétères déclenchées par l'effet traumatique. Le mythe familial constituant avant tout un moyen de défense, il est indispensable à l'équilibre familial.

Fréquemment bâti sur le mode hagiographique conscient (du moins dans sa formulation littérale), parfois même proclamé, il constitue en quelque sorte la vitrine qui fait écran au secret de famille – lequel fait de son côté écran au traumatisme mortifère. On pourrait décrire cette séquence de processus à l'aide de la métaphore des poupées russes. L'élaboration ou la réactualisation du mythe familial est ostensiblement promulguée par le groupe familial au moment, où, simultanément, le cryptophore édifie dans son inconscient la crypte fantomatique.

Le mythe familial suscite diverses missions qui sont attribuées aux descendants pour étayer et optimiser la fonction du mythe : fonction partiellement illusoire qui consiste à atténuer l'effet traumatique en garantissant le secret qui le recouvre. Ces missions correspondent à des injonctions, énoncées ou induites, en provenance des parents et parfois des aïeux encore vivants, qui ne seront que fort difficilement combattues, en vertu du principe de la loyauté familiale invisible¹⁴. Les missions, souvent enregistrées dans le préconscient, peuvent affleurer au conscient en fonction des parcours personnels et des capacités d'introspection.

Certaines missions garantiront le développement du groupe familial par l'expansion sociale, le renforcement de la cohésion affective ou la procréation. Elles sont inconciliables avec le port du fardeau familial. Celui-ci est donc nécessairement repassé à d'autres, comme on relance à son voisin la pomme de terreur brûlante que l'on vient de recevoir dans ses mains¹⁵. La prise en charge de la souffrance et de la culpabilité répercutées par l'effet traumatique constitue une seconde catégorie de missions : les missions sacrificielles, absolument indispensables en termes d'économie affective à la survie du groupe familial.

¹² Nachin C., op. cit., p.125

¹³ Lemaire J.-G., 1989, *Famille, amour, folie*, Paris, Le Centurion, p.142

¹⁴ Boszormenyi-Nagy I., Framo J.-L., 1980, *Psychothérapies familiales*, Paris, PUF

¹⁵ Ancelin-Schutzenberger A., op. cit., p.171

Ces différentes missions (missions sacrificielles et missions de développement) seront assumées (ou combattues) par ceux qui en sont chargés au moyen des rôles variés par lesquels ils exerceront une influence sur le système familial, en réponse aux fluctuations de celui-ci tout au long de leur vie.

Les missions sacrificielles qui assurent le transit de l'effet traumatique déterminent certains rôles spécifiques : la victime, le bourreau, le bouc-émissaire, le bouffon, le clochard, etc. Comme les missions, les rôles peuvent affleurer au conscient.

Le retour du trauma

Le trajet latent de l'effet traumatique et son trajet manifeste convergent vers la constitution d'un nouveau traumatisme, qui vient boucler le cycle. A ce point de jonction, il arrive de constater que le porteur du fantôme et le porteur de la mission sacrificielle sans laquelle le mythe familial s'effondrerait ne font qu'un.

Sur le registre inconscient, le porteur du fantôme, comme désincarné par le spectre qui le hante, risque de succomber à une forme de destructivité. Sa destruction personnelle, ou celle qu'il exerce sur son entourage, est le prix fixé pour payer la dette familiale issue de surculpabilité consécutive au deuil inaccompli.

Sur les registres conscient et préconscient, c'est sa mission sacrificielle qui détermine le rôle auto-destructeur de celui qui a été désigné comme victime par le système familial pour être abandonné à la meute des loups qui rattrapent le traîneau. Voici la dette payée. Mais le prix exorbitant en est d'un nouveau traumatisme familial, dont l'expression généralement n'est autre que la réédition du traumatisme antérieur. Certes configuration familiale, parcours individuels et contexte socio-historique diffèrent à chaque génération, et il n'y a pas forcément répétition à l'identique. Mais, quelle qu'en soit la forme, actes criminels, formes variées de suicide, surgissements psychosomatiques, l'acuité dévastatrice du nouveau traumatisme risque de rendre une fois de plus le deuil inassumable à ses contemporains, créant ainsi la menace du renouvellement du cycle mortifère.

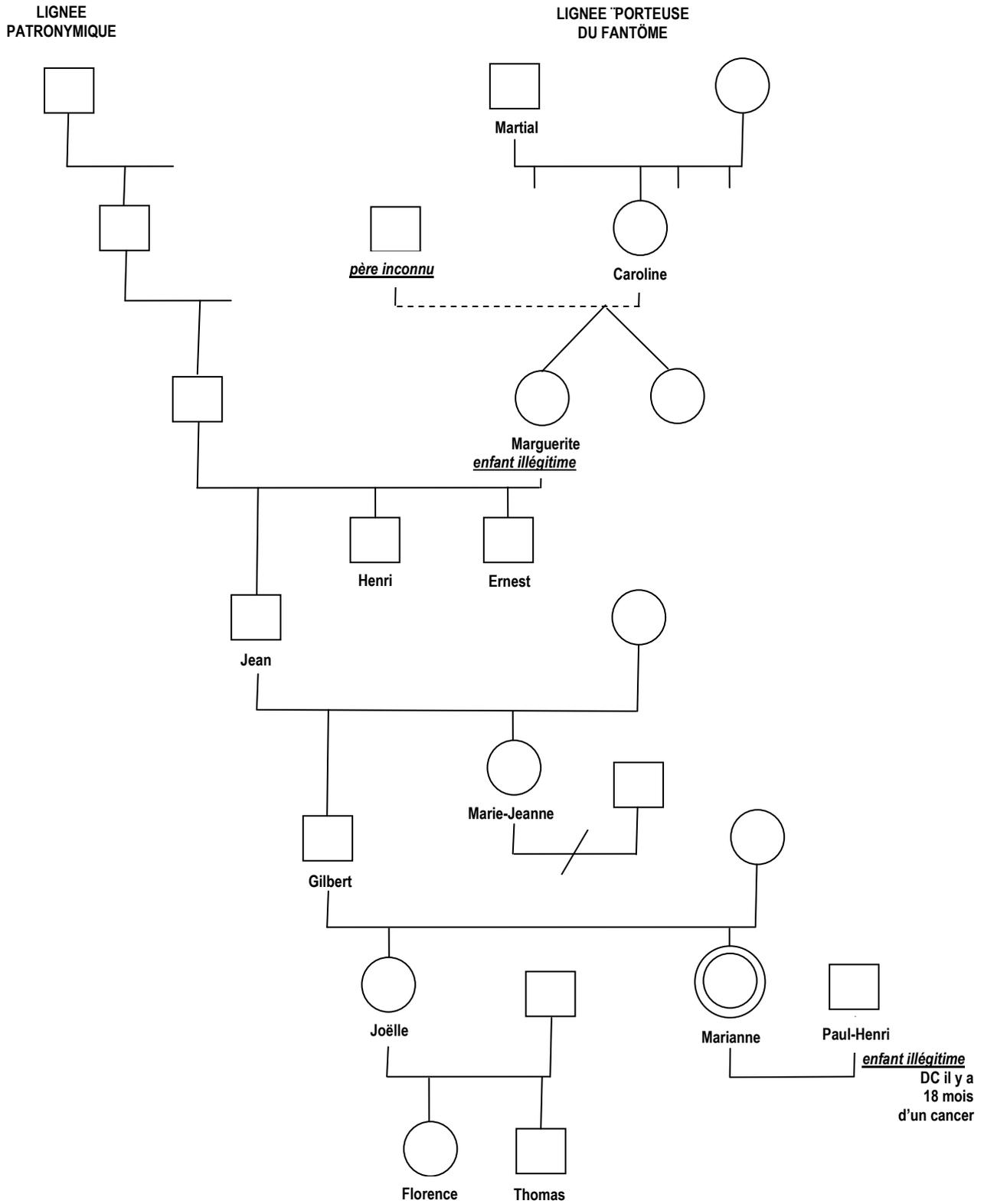
Etude de cas

Marianne, à trente-cinq ans¹⁶, a déjà engagé plusieurs psychothérapies qui ont l'une après l'autre échoué, la laissant insatisfaite. Elle me demande de commencer un travail plus particulièrement orienté sur son histoire familiale.

Dès les premières séances, elle exprime sa difficulté à vivre le deuil de son mari décédé dix-huit mois plus tôt, sans qu'aucun enfant ne soit né de leur union. Dans l'inventaire de ses tourments, l'incapacité d'enfanter, qui ne semble liée à aucune cause physiologique, échappe à sa compréhension. Elle parle du statut d'enfant illégitime de son conjoint défunt. A la question d'antécédents illégitimes dans sa propre famille, Marianne évoque une réminiscence diffuse. Après s'être informée auprès de ses parents, elle apporte bientôt un complément historique qui peut indiquer un lien entre le symptôme du non-enfantement et le travail à travers sa

¹⁶ J'ai sélectionné dans le matériel clinique les éléments les plus illustratifs de l'utilisation du méta-modèle, et je dois préciser que la problématique familiale abordée est bien plus complexe qu'il n'en est traité dans ce court exposé.

figure 2 : Le génogramme simplifié



lignée paternelle du fantôme familial d'une arrière-grand-tante née illégitime et morte en bas âge. L'approfondissement de cette hypothèse nous conduit à utiliser le méta-modèle du traumatisme mortifère. A l'issue de ce travail qui va durer un an, Marianne semble avoir pris peu à peu possession des principaux éléments de la réflexion transgénérationnelle dont les grandes lignes sont ici retracées. Le génogramme simplifié (figure 2) offre une vision synthétique des éléments généalogiques nécessaires à la compréhension des processus décrits.

La constitution du traumatisme

Le cycle mortifère est inauguré par une constellation traumatique qui frappe la lignée paternelle de Marianne. Au milieu du XIX^e siècle, sa trisaïeule Caroline donne le jour à deux jumelles, Geneviève et Marguerite (l'arrière-grand-mère de Marianne). Caroline est fille-mère à vingt-cinq ans ; les jumelles naissent illégitimes et de père inconnu. Trois mois plus tard, Geneviève, l'une d'elles, meurt prématurément.

La surculpabilité provoquée par la mort d'un enfant en bas âge, aggravée par la honte de l'absence de père à une époque où l'illégitimité est une tare sociale, ne rend-elle pas irréalisable l'introjection de la perte de Geneviève ? Caroline est irrémédiablement meurtrie dans honneur et sa maternité. Et Marguerite va devoir affronter la question terrible : pourquoi ma sœur et pas moi ? Trop de souffrance, trop de culpabilité, comment l'indispensable travail de deuil peut-il s'engager ? En son absence, rien n'entrave l'effet traumatique d'une dette exorbitante envers Geneviève, dont la descendance va devoir s'acquitter.

Le non-dit sur l'existence des ancêtres illégitimes cède rapidement à l'investigation de Marianne, levant le voile sur un secret de famille autrement hermétique : l'identité du père des jumelles. Il est tentant d'imaginer que ce mystère est la clef de la configuration traumatique qui aboutit à la mort de Geneviève. Marianne porte ses soupçons sur Martial, le père de Caroline. Mais, ici, l'investigation se heurte à l'écran de l'oubli.

Le méta-modèle va nous permettre de suivre distinctement les deux trajectoires, latente et manifeste, empruntées simultanément par l'effet traumatique : son double canal de transmission.

Le travail du fantôme

Bien entendu, il n'est pas exclu que, sous l'effet du choc traumatique, Caroline ait incorporé dans son inconscient le corps de sa fille décédée. Cependant, l'appareil psychique de Marguerite est en pleine constitution à l'époque du décès. Il offre à ce titre un terrain favorable à la constitution du caveau psychique dans lequel l'effet traumatique dépose la représentation mortifère de la jumelle dont le deuil reste insurmontable (il y dépose peut-être aussi celle du père inconnu). Le lent brassage de la représentation mortifère dans le bain d'une surculpabilité à teinte fratricide peut métamorphoser la perte non introjectée en objet spectral. Le fantôme de sa jumelle morte semble se transmettre à la descendance féminine de Marguerite pour y assujettir le fardeau écrasant d'une dette, la dette d'une vie, la vie de la sœur sacrifiée à la honte familiale.

Le fantôme semble traverser les générations sans trop nuire aux représentants mâles, lesquels paraissent plutôt chargés de le transmettre à la descendance féminine. Ainsi le fantôme issu de la crypte édifée en Marguerite transite par l'appareil psychique de son fils Jean sans briser sa vie. Mais l'objet transgénérationnel est relancé à sa fille Marie-Jeanne, seul porteur féminin disponible. Cette tante de Marianne va devoir acquitter sa part du paiement de la dette. Le prix observé à travers le matériel clinique semble être la stérilité, l'échec matrimonial et la chronicisation d'une dépression narcissique grave assortie d'un certain renoncement à la féminité.

L'effet traumatique n'est pas résorbé pour autant. Le second enfant de Jean, son fils Gilbert, reproduit le modèle inauguré par son père en transmettant le fantôme à Marianne, sa seconde fille. Comme atteinte à son tour par le spectre dévitalisant de la jumelle morte, Marianne semble frappée d'interdit d'enfanter. Elle se plaint aussi de reproduire les symptômes de sa tante, dépression, perte d'identité féminine.

La structure cryptique pourrait se confirmer dans un cryptonyme repéré dans l'onomastique familiale. *Geneviève* (seul prénom que je n'aie pas modifié) provient du germanique *geno*, race, et *wifa*, femme, et signifie *femme de race noble*. D'autre part, le patronyme de Geneviève vient d'un radical germanique qui signifie *honte*, *déshonneur*. Le nom de la jeune disparue accole les notions de *femme de race noble* et de *honte* et *déshonneur*. Il se »mble encoder le traumatisme familial de la naissance illégitime de père inconnu dans un résumé cryptonymique qui énonce sa propre dénégation.

A ce stade de la construction du méta-modèle, Marianne réalise avec consternation qu'elle est peut-être en train de payer la dette familiale contractée jadis pour la mort de Geneviève. La prise de distance qui en résulte la conduit à se dégager partiellement du centrage narcissique qui l'opprime. L'accès à une compréhension transgénérationnelle du fonctionnement de sa famille lui fait repérer des signes de déplacement de la menace vers sa nièce, Florence. Le comportement perturbé de cette fillette de neuf ans lui fait craindre que l'enfant ne soit la nouvelle cible du fantôme familial. Marianne remarque alors : « Pauvre gamine, c'est elle qui est en train de tout récupérer ».

Le mythe familial

Pour Marianne, le mythe familial serait repérable dans la primauté accordée dans sa famille à la lignée patronymique. Ce mythe peut apparaître comme le contrepoids à l'édification de la crypte : la primauté de la lignée patronymique aurait pour fonction de contrebalancer, en l'occultant, le fardeau honteux de la lignée entachée d'illégitimité. Sous son effet injonctif, on passe sous silence les autres lignées – le verrouillage étant garanti par une règle familiale selon laquelle « on ne parle pas de ce dont on ne doit pas parler ». De fait, Marianne réalise qu'auparavant, elle n'avait jamais entendu parler de la lignée des jumelles illégitimes.

Les représentants mâles ont à charge d'assumer les missions de développement édictées par le mythe familial. Jean et Gilbert, le grand-père et le père de Marianne, porteurs et transmetteurs du patronyme, se marient, constituent la descendance et tiennent un rôle de garants des valeurs familiales. Dégagés de l'obligation de payer eux-mêmes la dette envers Geneviève, ils transmettent la mission sacrificielle (la pomme de terre brûlant) à leur descendance féminine.

Marie-Jeanne et Marianne semblent ainsi assujetties aux missions sacrificielles du paiement de la dette transgénérationnelle. L'une puis l'autre devront porter le fantôme familial, en lieu et place de l'enfant à naître dont Marianne formule le désir.

Joëlle, la sœur de Marianne, prend à son compte la mission contradictoire qui consiste à assurer la descendance malgré l'interdit fait aux filles d'enfanter. Est-ce le choix d'un prénom à consonance mixte qui l'autorise, en l'absence d'un garçon dans la fratrie, à accomplir le devoir réservé aux hommes ? Il se peut également que la mission qui lui est impartie soit le fruit d'un combat d'influence entre ses deux lignées.

Les missions d'Henri et d'Ernest, les frères de Jean, demeurent énigmatiques. Leur histoire est peu connue de Marianne et le matériel clinique ne permet pas d'envisager sur eux les effets du fantôme familial de leur tante.

La désignation des porteurs du symptôme familial est corollaire de l'attribution des missions sacrificielles qui interdisent aux femmes de la famille d'enfanter. Marie-Jeanne et Marianne apparaissent effectivement dans le matériel clinique comme les parentes à problèmes, porteuses du double symptôme de stérilité psychogène et de dépression narcissique en voie de chronicisation. On observe aussi une transmission avunculaire, avec Florence, que les troubles comportementaux évoqués par sa tante désignent comme possible nouveau parent-symptôme. Mais le matériel clinique n'indique aucune menace particulière pour Thomas, le jeune frère de Florence.

La répétition traumatique

Ici, il semble bien que les victimes du processus latent correspondent aux sacrifiés du processus manifeste : porteurs du fantôme et porteurs du symptôme focalisent les effets mortifères de la répétition traumatique. Marie-Jeanne reste sans descendance et semble affligée d'une tendance à l'autodestruction active. Marianne, au moment de sa demande thérapeutique, est engagée dans un processus analogue d'autodestruction et de non-enfantement, aggravé par le deuil de son mari. Enfin, Marianne redoute le danger d'une nouvelle désignation sacrificielle pour sa nièce Florence. On constate que reste en suspens la question de l'apurement de la dette malgré les sacrifices déjà consentis par le système familial.

Commentaires

L'utilisation du méta-modèle dans cet exemple a invité le sujet à approfondir sa prise de conscience des éléments constitutifs de son histoire. Le procédé l'a aidée à replacer un symptôme individuel dans le sens lui échappait dans une symptomatologie transgénérationnelle. La visée thérapeutique a tendu à réduire l'effet de verrouillage du symptôme en adjoignant à ce dernier un sens transgénérationnel. Le repérage des processus latents – le secret de famille qui a fait entrer le traumatisme dans le non-dit, la crypte qui l'a transformé en impensé familial, le travail du fantôme qui en fait un interdit mortifère – et leur articulation avec les énoncés manifestes du mythe familial et les symptômes observables dans la famille ont orienté Marianne vers une production de sens inédit. On peut se demander dans quelle mesure l'échec des tentatives antérieures de psychothérapie n'est pas lié à une prise en compte insuffisante du contexte familial entourant l'interdit d'enfanter faisant symptôme. En effet, tant que l'événement mortifère demeurait forclos et que

Marianne ne pouvait le nommer, elle demeurait soumise à la nescience qui annihilait ses aptitudes existentielles, réduites par la hantise familiale à se conformer aux prescriptions sacrificielles.

L'alliance exogamique, une thérapie qui a fait ses preuves ?

Au bouclage du cycle, on voit resurgir l'illégitimité dans le choix de conjoint de Marianne. Cette union peut, du moins sur le registre du symptôme, être qualifiée d'endogame. Les histoires des deux époux associent des analogies de dysfonctionnement qui constituent une sorte de substrat endogame dont le fantôme tire sa pérennité au fil des alliances successives.

Une telle prise de conscience met en perspective l'exogamie comme une issue thérapeutique potentielle. En effet, la rupture du cycle mortifère résulte de la différenciation des parcours ontogénétiques à chaque génération. Cette différenciation peut notamment survenir par l'alliance avec un conjoint choisi dans un milieu dont le fonctionnement affectif et les valeurs diffèrent de ceux de la famille d'origine. Par le brassage symbolique de son histoire avec une autre histoire suffisamment différenciée de ses antécédents pathogènes, le sujet peut renforcer son aptitude au désamorçage de la répétition mortifère. L'alliance exogamique, en associant deux types de règles familiales hétérogènes, offre une échappatoire à la reconduction des diktats de la loyauté familiale invisible. Elle peut aider à désorganiser les enchaînements mortifères.

L'exogamie est une issue thérapeutique ancienne, adoptée par les sociétés archaïques pour échapper aux tentations d'inceste générées par le choix de conjoint dans le même clan (endogamie). En favorisant la différenciation entre l'histoire respective de chaque génération, l'exogamie préserve les familles du huis clos et de la répétition mortifère. L'exogamie contribue de la sorte à renforcer les barrières générationnelles.

Entre injonction sacrificielle et aspiration existentielle

Marianne est-elle tirée d'affaire ? Saura-t-elle, à l'issue du travail de conscientisation réalisé, surmonter l'injonction qui assortit sa mission familiale ? Parviendra-t-elle à se dégager des mécanismes de répétition transgénérationnelle qui lui auraient jusqu'alors interdit l'enfantement ? Je ne prétends pas, loin s'en faut, donner la mesure du facteur économique qui, entre l'injonction sacrificielle et l'aspiration existentielle, fera pencher la balance plutôt d'un côté que de l'autre.

En deçà des espoirs de bénéfices thérapeutiques que fait miroiter cette méthode, ne faut-il pas s'inquiéter de ses effets pervers ? A lever le couvercle du chaudron où couvent des souffrances neutralisées à grand renfort d'amnésie et de dénégation, ne risque-t-on pas d'activer la très redoutable pulsion de mort dont les ferments autolytiques végètent à l'état plus ou moins latent dans le tréfonds psychique de tout un chacun, et *a fortiori* des plus vulnérables ? Dévoiler le mystère qui entoure le mythe familial ne risque-t-il pas de désactiver un mécanisme de protection familiale absolument vital ? De fait, le travail de conscientisation de Marianne sur les processus latents a mobilisé à plusieurs reprises ses mécanismes de défense contre la tentative d'enfreinte de la règle familiale du silence. Une telle transgression n'a-t-

elle pas mis son auteur en danger ? Et comment la concilier avec les commandements de la loyauté familiale invisible ?

Une dimension de ce problème éthique est que, derrière les remparts protecteurs de l'oubli et de la dénégation, il y a menace de forclusion, et que derrière la forclusion rôle de folie, la destruction interne, la mort psychique, et, si l'on fait le jeu du fantôme familial, on peut même aboutir à la mort tout court.

De prime abord, le méta-modèle éveille le soupçon en ce qu'il paraît focaliser l'attention sur l'enchaînement des souffrances familiales plutôt que sur ses ressources vives. Pourtant, quand le naufrage psychique menace, quand le mal-être n'est plus supportable, n'est-il pas nécessaire de prendre le risque de prendre conscience des processus mortifères pour pouvoir réduire la virulence de l'impensé qui les abrite ?

Les processus conscients n'engendrent pas de symptômes névrotiques, et d'autre part, dès que les processus inconscients deviennent conscients, les symptômes disparaissent »¹⁷. L'objectif énoncé par Freud en 1916 est élevé, et, quoique la prise de risque qu'il sous-tend puisse paraître vertigineuse, l'enthousiasme qui l'anime encourage à espérer que, des profondeurs du patrimoine transgénérationnel, un sens thérapeutique affleure à la surface ténue où le sujet peut, échappant au fatalisme et à la résignation, parvenir à écrire pour son propre compte son histoire personnelle, accédant ainsi à ce que Vincent de Gaulejac appelle la fonction d'historicité¹⁸.

Francis Alföldi

Thérapeute familial

¹⁷ Freud S., 1984, [1921], « Psychologie des foules et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, p.214

¹⁸ Gaulejac V. de, 1987, *La névrose de classe*, Paris Hommes et groupes, p.45.